

de généreuses résistances pour arriver là ! — Depuis quelque temps Frédéric et François avaient quitté leur grenier pour se mettre en pension chez une vieille femme, nommée Odile Ridler, qui avait été l'amie de leur mère. Une fois installé dans sa nouvelle demeure, notre jeune apprenti se mit à étudier avec plus d'ardeur qu'il ne l'avait fait jusque là ; il put profiter du feu et de la lumière de son hôtesse pour travailler le soir et repasser les leçons qu'il avait reçues.

Mais ce qui lui profita le plus fut un travail dont il eut lui-même l'idée. Il pria Odile de lui prêter son livre d'heures et de lui désigner à quel endroit se trouvait une prière qu'il savait par cœur. Il étudia la forme des mots un à un, et arriva au bout de quelques semaines à les distinguer parfaitement entre eux sans avoir égard à leur place ; il chercha alors ces mêmes mots dans toutes les pages du livre et les reconnut. Puis il les décomposa en syllabes, et trouva qu'il avait un nombre immense de celles-ci à sa disposition, et que pour lire la plupart des mots il n'avait besoin que de les combiner différemment entre elles. Souvent, au milieu de cette étude, le pauvre enfant, déjà tout brisé par le travail du jour, sentait ses yeux se fermer ; mais, imitant sans le savoir un philosophe ancien, il avait fait promettre à la vieille Ridler, qui veillait jusqu'à onze heures, de l'éveiller quand elle verrait ainsi le sommeil s'emparer de lui.

La journée presque entière du dimanche était aussi employée de cette manière. Après avoir rempli ses devoirs religieux et fait une promenade il rentrait à la maison et ne quittait son livre que le soir, pour aller avec Odile passer quelques heures chez des voisins.

Une si courageuse persévérance ne pouvait manquer d'avoir d'heureux et prompts résultats ; aussi, vers la fin du printemps, Frédéric lisait très couramment. Il essaya alors de donner quelques leçons à François, qui ne travaillait point dans la même fabrique que lui ; mais tous ses efforts, toutes ses prières furent inutiles.

— À quoi ça me servira-t-il, de savoir lire, pour filer du coton ? répétait celui-ci.

Frédéric dut renoncer à vaincre la paresse de son frère, mais il continua pour son compte les études qu'il avait commencées. Il demanda instamment au chef de l'école à passer dans la première division, où il prit des notions d'écriture et de calcul, et, à l'aide de son propre travail beaucoup plus que des explications qu'il recevait, il fit dans ces nouvelles connaissances des progrès aussi rapides que ceux qu'il avait faits dans la lecture.

Deux ans enviroin se passèrent de cette sorte ; M. Kartmann avait de nouveau augmenté sa paie.

Cependant les cours qui se faisaient à la fabrique ne s'étendaient point au-delà de la lecture ; de

l'écriture et du calcul, et Frédéric aurait voulu étudier la géométrie, indispensable, comme il le savait, pour les connaissances mécaniques ; malheureusement il manquait de livres et ne pouvait en acheter. Enfin le jour de la Saint-Georges arriva, et avec lui une joie inattendue pour l'orphelin : c'était la fête de M. Kartmann. Quand tous ses ouvriers et apprentis vinrent à lui souhaiter, il fit avancer Frédéric, et lui mettant une pièce d'or dans la main :

— Prenez, mon ami, lui dit-il, c'est la récompense que je destinai à l'élève le plus studieux ; je suis heureux qu'elle ait été méritée par vous.

Une pièce d'or !... c'était plus que Frédéric n'avait jamais osé désirer ; c'était la réalisation de ses plus beaux rêves ! Le pauvre enfant se trouva si saisi de bonheur, que son trouble seul put témoigner de sa reconnaissance.

Deux heures après il était dans le petit jardin attendant à la maison d'Odile Ridler, assis sur un banc, et feuilletant avec une sorte d'enivrement des livres posés sur ses genoux ; on voyait mille espérances, mille projets d'avenir passer dans son regard !... Il était heureux pour la première fois !

*La suite à la prochaine livraison.*



#### COULEUVRES AVALÉES VIVANTES.

Lorsqu'en 1811 la conscription décimait la population et ne laissait derrière elle que les jeunes gens hors d'état par suite des misères de leur organisation physique, de tenir un fusil, on vit arriver à l'Hôtel-Dieu de Paris un individu qui fut bientôt un objet d'attention et de pitié, même dans ce vaste établissement où de si grandes douleurs viennent incessamment demander un asile. C'est qu'en effet il était atteint d'une terrible maladie : chaque jour, à de certaines heures, on voyait son corps se gonfler, et l'on eût dit qu'il allait faire explosion par l'effort d'une puissance intérieure. Les médecins s'épuisaient en conjectures sur la nature du mal ; les remèdes de toute sorte n'étaient point épargnés, mais c'était en vain.

Notre homme prétendait avoir avalé une couleuvre, et il racontait lui-même sa pitoyable histoire à peu près en ces termes : " J'étais berger sur les bords de la Loire. Un jour qu'il faisait plus chaud que de coutume, vers l'heure de midi, après avoir rassemblé mes moutons autour de moi, j'eus le malheur de me coucher à l'ombre d'un arbre jeune et peu épais. Je m'endormis, et le soleil, en continuant de s'avancer, eut bientôt fait mouvoir l'ombre qui me protégeait, de sorte que ses rayons tombèrent à plomb sur ma tête et mes épaules. Je n'en dormais pas moins, lorsque je me sentis tout-à-coup réveillé par un étouffement extraordinaire : un animal semblait s'introduire dans mon gosier. Je portai vivement mes